

CHRONIQUES DU ROCHER

°2



**LE ROCHER
DE PALMER**

CHRO-
NI-
QUES
DU
ROC-
HER

LE MÉTISSAGE, UNE RICHESSE POUR L'HUMANITÉ

ÉDITO



Le Rocher de Palmer, scène dédiée aux cultures du monde et aux musiques métissées, équipement phare de l'agglomération bordelaise au cœur de la rive droite, en plein parc des coteaux, a pris son rythme de croisière et a trouvé son public. Son projet artistique et culturel autour des musiques du monde et des musiques pour tout le monde, est le fruit de trente années d'audace, de découvertes et de paris conduits par l'équipe de Musiques de nuits autour de son directeur, Patrick Duval.

J'ai eu le plaisir, en tant qu'ancien directeur du Fasild, d'accompagner et de soutenir le projet du Rocher de Palmer et des actions portées par Musique de nuit, notamment le Festival des Hauts-de-Garonne consacré aux musiques du monde, Quartier musiques, carnaval des Deux-rives...

Du fait de mon attachement à la rive droite, je me suis trouvé engagé dans le Festival Bulles en Haut-de-Garonne, en tant que président de Passage à l'art, à la demande des élus, tout comme dans Souffle nomade, les actions sur la mémoire et Panoramas... Je crois que tous ceux et celles qui ont porté cet équipement culturel d'excellence dédié à la connaissance et au partage des nouvelles formes d'expression musicale au service de la diversité ont vu juste et fait un pari sur l'avenir.

Le mot qui me vient à l'esprit pour nommer le Rocher de Palmer, c'est métissage : le métissage des musiques et des cultures, le métissage des formes d'expression artistiques et musicales, le métissage des publics et le métissage des goûts, des saveurs et des couleurs. Avec une programmation innovante, audacieuse, hétéroclite, ouverte à tous et sur le monde, favorisant la démocratie culturelle dans le respect de chacun, ce lieu est une invitation à découvrir l'autre, l'altérité et la diversité. Le Rocher de Palmer se nourrit des richesses de son environnement, par une volonté de partenariat et de coopération avec différents acteurs.

Le métissage culturel et musical est le fruit des empreintes et du mélange qui ont de tout temps donné lieu à de nouvelles formes d'expression musicales et culturelles. Le Jazz aux Etats-Unis, les langues créoles, la culture brésilienne... sont des illustrations vivantes de ce métissage riche en couleurs.

Dans un monde en mouvement, fait de rencontres, les cultures et les musiques sont de plus en plus métissées pour notre plus grand bonheur. L'historien français, Charles Seignobos, écrivait en 1937 « *Les Français sont un peuple de métis* ». Patrick Chamoiseau aimait dire « *Nous sommes tous des métis. Une nouvelle conception du monde se crée, fondée sur l'ouverture et le dialogue des cultures et des peuples* ».

Deux siècles d'immigration en France ont fait de ce pays et de nombreux quartiers de nos villes des lieux de métissage composés de différentes communautés. Tous ces mélanges et ces rencontres des cultures et des peuples dans leur diversité, malgré certaines résistances, sont un véritable enrichissement pour la société toute entière.

L'histoire de l'humanité et les valeurs universelles qui fondent nos sociétés civilisées sont le résultat du dialogue interculturel et le fruit des rencontres des peuples et des cultures. Le métissage culturel et musical est une richesse pour l'humanité, une force de vie, d'espérance et de liberté.

Manuel Dias Vaz

Ancien directeur régional du FASILD
Président du Rahmi, Comité national français en hommage à Aristides de Sousa Mendes
et de Passage à l'art
Membre du Ceser, de la CNHI et de la LDH

**CHRONIQUES
DU
ROCHER**

LE CARNAVAL EN IMAGES

6 MARS 2011





*Avec entre autres Voukoum (La Guadeloupe), Hors Série (Floirac),
Les Tambours sacrés du Grand bois (La Réunion), Les voisins du
dessus (Bordeaux) et Les Grandes personnes (Aubervilliers), l'Afept
(Association pour la formation et l'éducation permanente à Tivoli)...*

3

PORTFOLIO



**CHRO-
NI-
QUES
DU
ROC-
HER**





**CHRO-
NI-
QUES
DU
ROC-
HER**



Est-ce que l'immigration maghrébine en France a produit un champ artistique particulier en termes de musiques et de chansons ?

Elle a surtout imposé les codes de l'orchestration de la musique nord-africaine et elle a écrit les plus grands standards du panthéon de la chanson maghrébine. Un des plus bels exemples étant *Ya Rayah* de Dahmane El Harrachi. En migrant, ces artistes ont créé la variété nord-africaine. Cela n'existait pas avant, c'était une prérogative féminine qui était chantée dans le cénacle familial. C'est cette rencontre entre une famille artistique et les grandes maisons de disque à Paris qui a permis une diffusion, notamment auprès du Maghreb.

Quelles sont les grandes époques de cette chanson maghrébine ?

L'entre-deux-guerres, c'est une cohabitation entre les chansons traditionnelles d'une poésie populaire bédouine et les premiers signes d'acculturation de la variété maghrébine, du jazz ou de la rumba en arabe. Au tournant des années 50, c'est la thématique de l'exil qui s'impose. Les artistes font des tournées dans des bars un peu partout auprès de la communauté maghrébine ouvrière. Après les indépendances, cette immigration post-coloniale véhiculera toujours une poésie du déchirement jusqu'à un tarissement au tournant des années 70 où elle laisse place à la création des jeunes générations, venant du Maghreb ou nées en France.

Ces chansons sont adressées uniquement à la communauté maghrébine en France ?

Exclusivement, pas du tout au grand public français. C'est une vie souterraine, une vraie effervescence en France et au Maghreb mais sans contact avec le public français.

Pourquoi est-ce si important de faire émerger ce patrimoine ?

Je fais partie d'une génération de Français issus de l'immigration qui de manière militante et par goût essaie de partager avec le plus grand nombre cette part de notre mémoire collective qui est enfouie pour des raisons complexes liées à l'histoire coloniale. C'est un patrimoine culturel de France.

Ce patrimoine a-t-il été transmis à la génération suivante, à des artistes comme Rachid Taha dans les années 80 et 90

Les artistes contemporains se réapproprient ce patrimoine, il y a eu une transmission parentale, amicale ou par intérêt culturel et artistique. Ce sont des clin d'œil, des références mais pas forcément des reprises. Par exemple dans le rap français, il y a beaucoup de gimmicks qui sont issus de la chanson populaire maghrébine.

Est-ce que la création de l'immigration aujourd'hui en France est aussi importante ?

Il y a une nouvelle immigration maghrébine, des intellectuels, des étudiants, des personnes qui sont poussées dans l'exil par exemple en raison des guerres civiles en Algérie dans les années 90, comme Djamel Laroussi ou Baaziz. Ils parlent de cet exil. D'autres sont des artistes du Maghreb qui parlent de l'exil de leurs jeunes compatriotes qui partent pour l'occident au péril de leur vie, ce « paradis » qu'ils fantasment comme le lieu de toutes les chances.

Dans les chants anciens c'était un regret de l'exil et il y a aujourd'hui un désir de l'exil.

De manière dramatique, humoristique, sur tous les modes possibles, il y a une aspiration à l'exil pour sortir d'une situation déplorable et on n'est plus dans la chanson de nostalgie pour des jeunes générations qui n'ont qu'un mot à la bouche : partir.

LES CHANTS DE L'EXIL

Chargée de recherche au sein de l'association Génériques et auteur, sous la direction de Benjamin Stora, d'une thèse à Paris 8 ayant pour intitulé « L'exil blesse mon cœur, pour une histoire culturelle des artistes algériens en France, de 1962 à 1987 », Naïma Yahy est passée par le Rocher pour y donner une conférence. Cette chercheuse permet de découvrir un pan de l'histoire culturelle française en mettant à jour des artistes maghrébins et leur production musicale depuis un siècle. Une histoire méconnue de la variété, des chants de l'exil qui ont comme auteurs Mohamed Jamoussi, Dahmane El Harrachi, Slimane Azem, Noura et bien d'autres.



Hna Lghorbe « Nous sommes l'exil »
2 CD Génériques/EMI Music France, 2008

AILLEURS **JAZZALDIA
À SAN
SEBASTIAN**

Chaque année en juillet et durant cinq jours, le jazz mais aussi d'autres styles musicaux envahissent les places de San Sebastian. Avec ses concerts payants place de la Trinité, ses neuf scènes et ses concerts géants et gratuits sur la plage (Femi Kuti, Bob Dylan, Patti Smith...), jazzaldia attire environ 130 000 spectateurs dont 18 000 entrées payantes. Le festival programme cette année, entre autres, BB King, Chick Corea et John MLaughlin. Rencontre avec son directeur, de passage au Rocher, Miguel Martin.

À quand remonte la création du festival de San Sebastian ?

Le festival de jazz de San Sebastian a commencé en 1967, à l'initiative d'un groupe d'amateurs de jazz qui étaient aussi commerçants. Ils voulaient développer l'offre pour les touristes, un festival de jazz ajouté à un festival du film leur semblait intéressant pour la ville. J'ai commencé à travailler pour le festival en 1978, sur la production et sur la programmation. On m'a laissé faire évoluer le festival vers une musique plus contemporaine et plus axée sur les plus importants festivals européens. À l'époque il y avait peu d'offre musicale de jazz et de musique anglo-saxonne en Espagne. On est passé d'une audience de 1500 à 2000 personnes à une tendance de 11000 spectateurs chaque jour. Ces chiffres sont maintenant ridicules mais à la fin des années 70 en Espagne, c'était des chiffres monstres.

Que s'est-il passé quelques années plus tard ?

Cette évolution a presque été la tombe du festival. La ville a mal réagi au très grand nombre de visiteurs qui n'étaient pas ceux qu'elle attendait et elle a décidé de le fermer. Après cette crise, on a recommencé en 1992 avec un festival redéfini, de retour sur la place de la Trinité avec des audiences de 2000 personnes. Je suis devenu directeur cette année-là.

Comment a évolué ce nouveau festival ?

On était de retour au jazz en privilégiant d'une part les noms légendaires qui représentaient la tradition et d'autres part en ouvrant le festival aux très jeunes musiciens. Et on a incorporé d'autres tendances musicales en donnant de nombreux concerts gratuits. On a organisé les concerts sur la plage en en faisant une scène pop et afro-américaine. La festival a de nouveau grandi et on a une relation avec un type de public qui ne viendrait pas au festival de jazz sans cela. Cela vit bien maintenant. Le public est à 85% espagnol. En tout, nous avons neuf scènes dont celles en intérieur, au Kursaal et au théâtre Victoria Eugenia. On cherche à donner des ambiances différentes. Mais la place de la Trinité est notre repère, si la programmation y est bonne, le festival est réussi.

Vous avez une action tout au long de l'année ?

Nous appartenons au département de la culture de la mairie et l'équipe du festival est la même qui produit la musique durant l'année à San Sebastian. On programme tous types de musiques avec une petite fenêtre ouverte sur le jazz. On a un compromis avec les musiciens locaux pour programmer dix groupes basques qui, après une sélection, joueront dans le festival.

Pourquoi tant de concerts gratuits ?

Au pays basque, l'administration est très présente sur les façons de vivre des habitants, que ce soit pour la santé ou l'éducation. Pour la culture, il y a une intervention très grande de l'administration municipale, beaucoup plus que des initiatives privées. De la culture patrimoniale à la culture plus contemporaine, c'est l'administration qui s'en occupe. Les citoyens sont sûrs que l'accès à la culture va être donné, c'est la conscience d'un droit. La quantité d'événements gratuits au pays basque est beaucoup plus importante qu'ailleurs en Espagne. Tout le monde attend du festival qu'il offre une très grande diversité de musiques et qu'il y ait une grande partie gratuite. C'est pour cela que nous devons avoir beaucoup de scènes et que c'est une manifestation très populaire. C'est aussi pour cela que les investisseurs privés sont prêts à mettre de l'argent dans les événements culturels.

Comment pourriez-vous collaborer avec Le Rocher ?

On collabore avec Musiques de nuit depuis 1993, on a travaillé sur différents aspects, l'échange d'informations, l'échange de personnel, on a fait des contrats de musiciens ensemble, des projets transfrontaliers... Maintenant que le Rocher existe, on a plus de possibilités pour travailler ensemble.

San Sebastian, du 21 au 25 juillet
www.jazzaldia.com

Hier musiciens des rues et aujourd'hui vedettes internationales, les musiciens du Staff Benda Bilili sont en passe de réaliser ce qu'ils avaient annoncé voilà plusieurs années aux réalisateurs d'un documentaire sur eux : être le groupe d'handicapés le plus célèbre du monde... En tournée au Japon, au Canada, en France, en Europe et bientôt aux États-Unis, les Benda Bilili profitent au maximum de la vague et affichent complet, comme lors de leur concert au Rocher.



TRÈS TRÈS FORT !

En lingala, Benda Bilili signifie « *mettre en valeur ce qui est dans l'ombre* » ou, selon les traductions, « *regarde au-delà des apparences* ». L'ombre nocturne des rues de Kinshasa, République démocratique du Congo, ou le regard méprisant sur des musiciens handicapés et marginalisés, les membres du Staff les connaissent bien. Un bout de trottoir leur servait de scène et de repli ; un ancien zoo de lieu de répétition ; un hangar de local d'habitation. Jouant dans les rues et additionnant les divers métiers et trafics (au Congo les handicapés ne payaient pas de taxe pour le transport des marchandises entre Kinshasa et, de l'autre côté du fleuve Congo, Brazzaville), ces musiciens atteints de poliomyélite vivaient ainsi, en clan organisé mais toujours dans la survie, jusqu'à la rencontre avec deux documentaristes français.

L'ATTAQUE DU COMMISSARIAT

Tout a commencé là et les Benda Bilili ont de suite senti l'opportunité. En tournage à Kinshasa à la recherche de musiciens, Florent de la Tullaye et Renaud Barret sont tombés en 2004 par hasard sur le staff, ces handicapés qui n'avaient jusque-là intéressé personne. Comme le raconte Florent de la Tullaye, leur rencontre a commencé par une belle aventure : « *Autour d'eux il y avait toute cette faune d'enfants des rues, de soldats clochards, de prostituées... tout le monde de la nuit était là. On les a écoutés et on leur a proposé de les filmer le lendemain. Ce premier jour, sans faire attention, on est passé près des locaux du « FBI » congolais et on s'est fait arrêté. Ils nous ont enfermés dans une sorte de commissariat. Mais par une petite fenêtre on a commencé à voir un rassemblement d'handicapés : Ricky et Coco avaient rameuté tous les handicapés de la ville et ils ont attaqué le commissariat. Coco avec son tricycle dragster a défoncé le portail du commissariat et tous les handicapés sont rentrés en criant « rendez-nous nos Blancs »... Il y a eu une vraie bataille dans la cour. Un officier est arrivé et a dit : « c'est quoi ce bordel ? » On avait en fait une autorisation et les Benda Bilili étaient très menaçants auprès de certains soldats... L'officier nous a libéré et après on est allé boire des bières tous ensemble, cela a créé une complicité... »*

RICKY, ROGER ET LES AUTRES

Et l'aventure du tournage a continué durant cinq ans, ce qui a compris l'enregistrement d'un CD en 2009 et la réalisation d'un très beau film, sorti en 2010, « *Benda Bilili !* ». Deux personnalités ont émergé du film : Ricky, le leader et parrain des enfants de la rue, les Shégués, et Roger, lui-même shégué qui s'est inventé un instrument avec une corde, une boîte de lait et un bâton - le satongué - depuis devenu le son qui distingue le Staff d'autres groupes. Mais il y a aussi le compositeur Coco, le chanteur Théo, le bassiste Cavalier ou bien encore le batteur Montana. Côté musique, les Benda Bilili déploie une rumba blues matinée entre autres de reggae, de blues et de funk. Leurs chansons sont pourvoyeuses de conseils à ceux qui vivent la misère dans les rues de Kinshasa.



C'est un travail et une alchimie incroyable qui ont écrit la suite de l'histoire. Ce groupe qui mêle handicapés et valides affichent donc complet partout où ils passent et font des concerts jusqu'à l'épuisement, entamant et finissant toutes les prestations par leur cri de guerre : « *Très très fort !* ».

LE RÊVE DU STAFF

Bien évidemment les Benda Bilili ont changé durant ce laps de temps : achat de maisons, de voitures, sortie de la misère... ils sont devenus des vedettes, ambassadeurs des handicapés et des miséreux à Kinshasa. Mais comme le dit Ricky, « *il faut redonner à la rue ce qu'elle nous a donné* ». Ou bien encore le batteur Montana : « *Notre rêve est de créer des centres pour les handicapés, des formations pour qu'ils aient des métiers. On les respecte aujourd'hui et comme nous on l'a fait, on voit qu'un handicapé peut tout faire, même être président de la République.* » Roger évoque avec un grand sourire « *la vie bonne* » qui est la leur aujourd'hui mais il dit aussi : « *On a tout sacrifié pour la musique, on va mourir musiciens. Mon instrument, le satongué, il marche avec le sang, pas avec le solfège, il n'y a aucun repère, il faut avoir l'oreille et être dedans. Je lui donne toutes mes intelligences* ».



Pas vraiment dû au hasard mais plutôt à une longue obstination doublée d'une foi inébranlable, le succès de Benda Bilili est l'une des belles aventures musicales et humaines de ces dernières années. Une « leçon de vie » consensuelle en Occident - la réussite d'handicapés - et qui plus est pousse à la danse et au plaisir. Peut-être éphémère phénomène de mode, l'avenir du Staff dépend encore une fois d'eux, de leur courage et leur créativité. Pour durer, il leur faudra toujours être très très fort.

15

Article réalisé avec l'aide et les questions de jeunes récemment arrivés en France et pour partie pris en charge par le CADA (Centre d'accueil des demandeurs d'asile) et le centre social de Cenon : Christian (Congo), Abdul (Ghana), Mahamat (Tchad), Hussein (Afghanistan), Adeel (Pakistan), Shariff (Bangladesh) et Mohamed (Tchad).



Si vous l'avais raté au Rocher de Palmer, le Staff Benda Bilili revient en Gironde cet été, le vendredi 29 juillet, pour participer à Langon aux 20ième festival des Nuits atypiques.

Carnet de concert #2

OREKA TX

Mercredi 9 février

Après un passage aux Nuits Atypiques de Langon l'été dernier, les troupes d'OREKA TX reviennent en terres girondines jouer leur spectacle son et lumière.

Harkaitz Martinez x

Igor Otxoa - Txalaparta

Irigo Egin - Percussions

Juango Otxandorena - Bouzouki

Amaïur Cazaraville - Contrebasse

Mixel Ducan - Alboka, Tzun-Tzun, saxophone, clarinette

Chanteurs invités : Hadoo (Mongolie) et Aziza Brahim (Sahara).



La Txalaparta est un instrument de percussion basque (ici modèle en pierre) pour deux musiciens. C'est son principe fondamental d'échange que nos deux compères Harkaitz et Igor sont partis rencontrer les musiciens nomades du Sahara, de Laponie, d'Inde ou de Mongolie.

Ils en ont ramené un film documentaire, Nomadak Tx, qu'ils projettent sur scène pendant le concert, proposant ainsi un spectacle singulier de dialogue entre les musiciens live et les sons glanés sur place.



Les tubes
en carton,
c'est pour le
"beat". En
les frappant
sur un matelas
en mousse.

Parmi la panoplie
d'instruments, un
gros bidon en
plastique.



Mixel et son "alboka", une sorte de corne basque à 2 anches qui fonctionne sur le principe de la cornemuse (avec le souffle continu mais sans le sac)



La tralapa a cette particularité d'être (à ma connaissance) le seul instrument de musique se jouant à deux. L'entente entre les "tralapartistes" doit être parfaite, déployant devant vos yeux une chorégraphie à quatre mains.





La salle retient son souffle avec l'arrivée de la chanteuse sahraïenne Aziza Brahim qui entame un air a cappella.



Au tour du chanteur Mongol Hosoo d'envoûter la salle
de son chant diphonique (spécificité locale permettant de
sortir deux sons simultanément) ponctué de torbosynges
et autres sons gutturaux venus des
steppes. Les amateurs de musiques
Tura étaient aux anges !



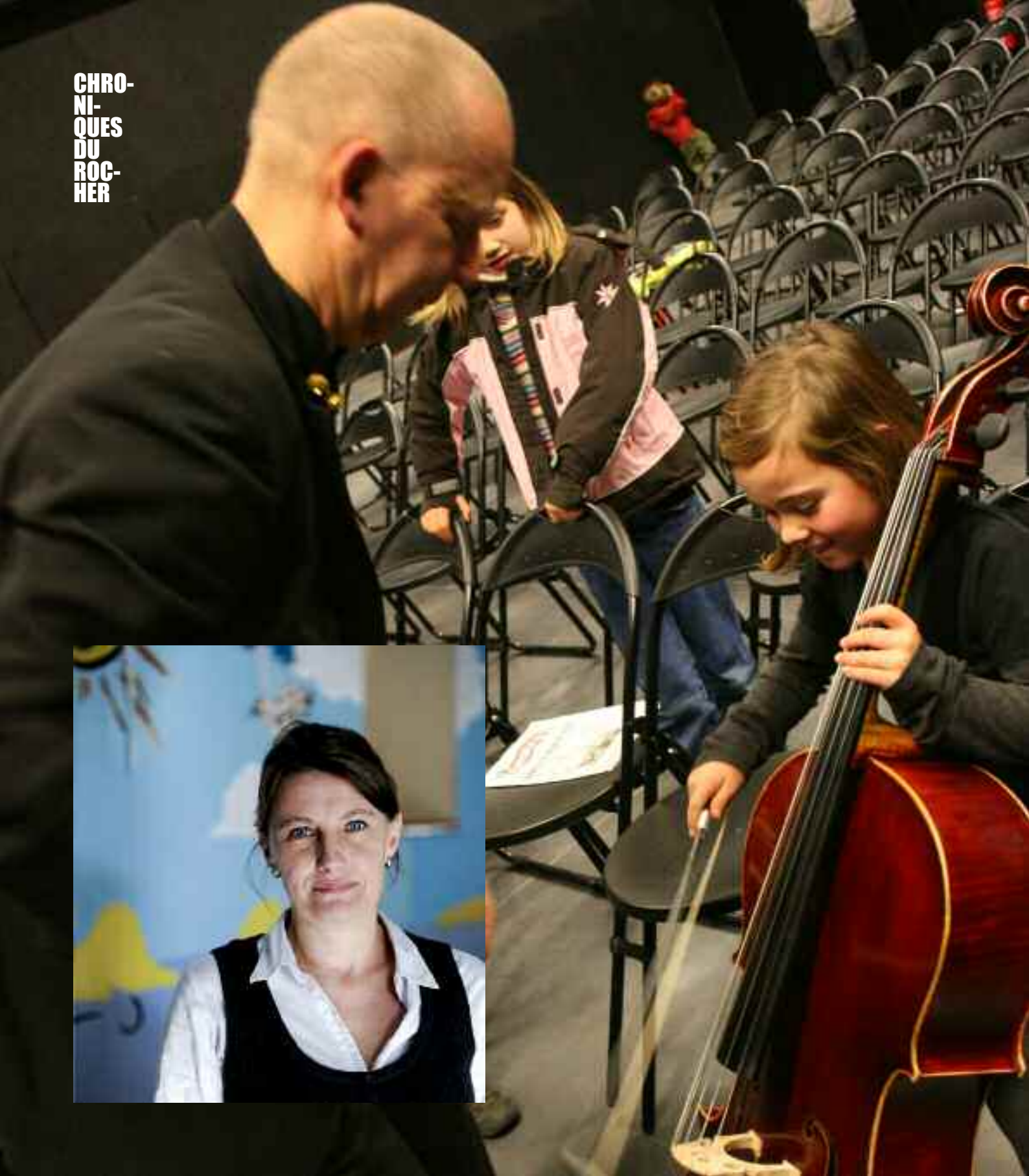
Le final en chœur pour
clôturer ce beau voyage !!!

On en a pris plein les mirettes
et plein les oreilles (malgré un son
un peu trop propre à mon goût)
et de retour à la maison, je
dois réprimer une furieuse envie
de scier mon bureau pour faire
poum tchac poum tchac !!!

C'est le dessin ou la tralapanta !

Guillaume Noisette

**CHRO-
NI-
QUES
DU
ROC-
HER**





ICI

« C'EST AUSSI IMPORTANT QUE LES MATHS »

Elles ont en commun de toujours vouloir porter des projets culturels pour les jeunes dont elles s'occupent à Cenon. Claire Gaucherand est professeur d'éducation musicale et de chant choral au collège Jean Zay et Laurence Lagièrre est coordinatrice des centres de loisirs pour l'association Les Francas à Cenon. Quand le Rocher a ouvert ses portes, elles n'ont pas attendu longtemps pour y entrer avec des projets en tête. Sieste musicale, rencontre des artistes, concerts... autant de possibilités pour monter des projets pédagogiques. Et pour toutes les deux, la culture se situe au centre de l'éducation et non en marge. Rencontre avec deux femmes passionnées et une question centrale : à quoi, selon elles, le Rocher peut-il bien servir ?

Que représente pour vous l'arrivée sur votre ville d'un tel équipement ?

Claire : Je dirais que ce sont des dispositions nouvelles. Chacun travaille avec l'objectif de l'autre, il y a une dynamique de travail où on s'écoute. Il n'y a pas le côté artistique et le côté pédagogique, on est en objectif commun, c'est ce qui est nouveau pour moi. C'est la première fois que je travaille dans ce sens-là et c'est magnifique.

Laurence : Dans nos projets pédagogiques, on part du principe qu'il faut tout un village pour éduquer un enfant. Nous ne sommes plus uniquement des garderies mais plutôt des structures qui contribuent à l'éducation d'un enfant. On a participé il n'y a pas longtemps à un concert de l'ONBA où chaque enfant était assis à côté d'un musicien, c'est une expérience géniale. Du coup, cela permet de tisser des liens pour leur faire découvrir à partir d'un groupe de musique le lieu où ils vivent, une recette de cuisine, un son, un instrument... tout un panel qui contribue à l'éveil d'un enfant.

Claire : On fait des débriefings avec mes élèves, on fait un carnet de bord et on voit qu'ils sont aussi dans la découverte d'eux-mêmes à travers la découverte des autres cultures. Ça c'est très marquant.

Dans l'idéal, quel usage aimeriez-vous avoir d'un lieu comme celui-là ?

Laurence : Petit à petit on essaie de passer par la découverte de l'enfant pour amener les familles. Du fait d'être conventionné sur des tarifs très intéressants, de travailler avec les membres de l'association Musiques de nuit qui viennent directement sur nos structures pour expliquer aux familles ce qu'ils font, nous pouvons ensuite proposer aux familles de les accompagner à des concerts ou à des rencontres avec des musiciens. C'était quelque chose de complexe à enclencher et on est en train de le faire.

Claire : Je dirais que l'idéal serait que les jeunes aient cette utilisation du Rocher comme un outil pour penser et agir, quelque chose comme un idéal humain, de citoyen. On a



présenté le groupe Haddouk Trio aux élèves, il y a eu une rencontre physique avec les élèves juste avant un concert. Auparavant, ils avaient travaillé au centre de documentation sur les instruments africains et ceux d'Haddouk trio. On a été au concert, ils ont eu un contact très fort avec les musiciens. Ils avaient préparé des questionnaires et ils ont fait un travail important de restitution. Ils ont été scotchés par la rencontre, très étonnés par le concert et ils ont eu des réflexions très riches.

Comment faire avec une certaine barrière psychologique qui existe entre l'art et les jeunes ?

Claire : Il y a forcément une barrière parce que les jeunes ont leur culture.

Laurence : Il faut préparer en amont l'intervention et continuer ensuite. On nous propose la rencontre musicale, humaine et si en amont on nous aide aussi au centre de documentation, on prépare ça avec les enfants, on les sensibilise et les barrières tombent. C'est très important de ne pas être impressionné par ce lieu d'art.

En quoi est-ce important pour les jeunes ?

Laurence : Quand on est ado ou plus petit, on est quand même dans des musiques très commerciales, c'est ce qui passe à la radio, sur Internet, ce sont les premières choses que l'on trouve. C'est donc intéressant de les éveiller à une autre ouverture sur le monde.

Claire : Pour nos ados, le Rocher permet de jeter des ponts vers une deuxième culture. Ils ont beaucoup de préjugés sur la musique classique, ils imaginent que ce n'est que la musique des vieux, mais là ils n'en ont pas parce qu'ils ne connaissent pas. C'est inconnu et du coup on peut aller dans des écoutes de qualité et je sens que mes élèves sont plus exigeants avec ce qu'ils écoutent. C'est ce que je veux, qu'ils puissent sortir de 3^e en disant ça j'aime, ça j'aime pas. Ils pourront écouter de la variété et y prendre plaisir mais ils auront le choix.

On peut aussi considérer que la programmation du Rocher est assez élitiste.

Claire : Oui mais l'élitisme c'est pas mal non plus, si l'élitisme est offert à tout le monde...

Laurence : Aujourd'hui on est à quarante familles qui sont venues au dernier concert, on voit très bien que l'appréhension de la structure commence à tomber. On sent que l'on est accueilli et je trouve que les musiciens à chaque fois se mettent au niveau.

Est-ce que cela joue un rôle par rapport au cursus scolaire vis-à-vis des matières dites plus sérieuses ?

Claire : Pour moi, c'est aussi important que les maths. J'ai plus de vingt ans d'expérience. D'abord les projets fédèrent la classe, ils ont tout d'un coup des réflexes d'autonomie et de réflexion qui justement apporte beaucoup aux matières dites fondamentales, j'en suis convaincue. Si je pouvais, si j'en avais le temps, je ferais des projets avec toutes les classes.

Laurence : En venant ici, ce n'est pas seulement un programme de concerts, on est aussi sur une ouverture d'esprit, de documentation, des ateliers, des propositions de rencontre avec des artistes. Avec des musiciens qui peuvent venir jusque dans nos structures, on est sur un outil d'éveil qui sert l'émancipation de l'enfant et dès qu'un enfant se sent émancipé et ouvert à quelque chose, il est plus à même de vouloir intégrer d'autres matières.

Qu'espérez-vous dans le fonctionnement vis-à-vis de vos projets ?

Claire : Ce n'est jamais une usine à gaz quand on vient ici. Dans d'autres endroits on peut se retrouver à cinq cent enfants pour rencontrer des musiciens, cela change tout. Là on a l'impression d'être unique, les enfants le ressentent.

Laurence : Ça a démarré tellement fort qu'on s'est dit que c'était le début et qu'il fallait en profiter, il ne fallait pas le rater... Je me disais si ça se trouve dans un an ou deux ce sera fini... Effectivement retrouvons-nous dans deux ans et si on est encore là sur les mêmes enthousiasmes, c'est que franchement on aura vraiment gagné quelque chose. J'espère que cela continuera.

Maître de la vielle à roue, le Galicien Germán Diaz a dirigé une master-class avec trente musiciens amateurs de Bassens, Ambarès-et-Lagrave, Lormont, Floirac et Cenon. Soit une plongée dans le répertoire espagnol et une appréhension ludique de l'improvisation.

La otra memoria, cette autre mémoire, est pour le musicien Germán Diaz celle de la guerre civile espagnole, un pan de l'histoire de son pays qu'il estime toujours enfoui : « *C'est encore tabou en Espagne. Les jeunes ne connaissent pas bien cette histoire et les parents ont décidé d'oublier. C'est comme le reste d'une boisson sur une table dont personne ne voudrait parler. Je trouve que c'est essentiel pour la clarté des idées de connaître cette histoire.* » Et c'est armé de cet instrument très ancien, la vielle à roue appelée en espagnol « *zanfona* », que le Galicien s'est penché sur le répertoire de cette époque et ses mélodies parfois jouées dans les deux camps, franquiste et républicain, avec des paroles différentes .

Ainsi ce chant, « *Si me quieres escribir* », proposé à trente élèves des écoles de musiques de cinq villes de la rive droite. Un passo noble festif à reprendre et à travailler en improvisation. Le tout en une journée. Comme le dit Dominique Jouglà, directeur de l'école de musique d'Ambarès : « *C'est une autre approche pédagogique qui amène le répertoire traditionnel vers la modernité. Nos musiciens ne sont pas habitués à cela, c'est une découverte pour eux.* » Face aux élèves, Germán Diaz ne cesse de répéter avec le sourire que ce sera « *facile* ». Cette improvisation qu'il définit comme « *une autre manière d'exprimer ses sentiments* » est bien ce qui attire et inquiète les participants. Comme Christiane, guitariste, « *C'est sûr que cela fait peur mais c'est tentant. Mais je ne sais toujours pas si j'arriverai vraiment à improviser* » ou Bertrand, trompettiste, « *ça se travaille l'improvisation, il faut une maîtrise technique, une base classique, avant de pouvoir y aller.* »

Et pourtant les saxophones, clarinettes, batterie, synthé et guitares s'y mettent petit à petit pour travailler la reprise de « *Si me quieres escribir* » sur un autre rythme typiquement espagnol, le « *Charro* ». Avec un grand sourire, Germán Diaz propose un mode et quatre rythmes différents en précisant : « *On va faire une impro collective, on ça caler ça en quelques minutes mais il faut que l'on s'écoute les uns et les autres. Vous pouvez aussi avec des techniques qui ne sont pas habituelles à l'instrument.* » Les timidités s'effacent, les essais commencent, la trompette s'envole, les guitares peinent à se faire entendre et les clarinettes jouent déjà leur partie improvisée. « *Perfecto* » encourage le chef d'orchestre... qui paradoxalement cherche également le silence : « *C'est aussi de la musique, il faut trouver l'espace pour le silence et travailler avec ça. On est entouré de bruit, c'est évident qu'il faut du silence pour écouter* ». Improvisation et silence, deux notions toutes neuves pour les musiciens amateurs qui, en plus, auront eu la chance de monter sur scène pour une restitution le soir même, toujours avec Germán Diaz à la baguette.

Organisée par *Lettres du monde* et *Musiques de nuit* depuis 3 ans, « Musiques du monde et écritures » proposent avec le thème de La Otra memoria des rencontres avec le romancier José Carlos Llop, des lectures musicales avec Germán Diaz : 6 mai concert solo à Lormont, du 7 au 14 mai rencontres musicales à Lormont, Cenon, Bassens, Bordeaux... Programme complet sur lettresdumonde.com

MASTER CLASSE
LA OTRA MEMORIA



À VENIR AU ROCHER

MIEL DU ROCHER

VENDREDI 17 JUIN, A PARTIR DE 12H – Entrée libre

Inauguration de la « Maison pop » à l’occasion de la fête de la musique (anticipée) dans le parc Palmer. Concerts, siestes musicales et sardinade proposés par le Rocher de Palmer et le service animation et vie associative de la ville de Cenon.

CONFERENCES / TABLES RONDES

MARDI 14 JUIN, 18H, BAR DU ROCHER – Entrée libre

Conférence « Le Living Art »

Avec Florent Aziosmanoff et ses robots, directeur de la création, Le Cube, centre de création numérique !

MERCREDI 15 JUIN, 14H, « MAISON POP » PARC PALMER – Entrée libre

Conférence « Musiques et chants en Occitanie: Tradition et création en pays d’Oc. »

Avec Frank Tenaille, journaliste et membre-fondateur du Réseau Zone Franche.

ATELIERS

DU 18 MAI AU 15 JUIN, CENTRE DE DOCUMENTATION

Ateliers de création sonore sur le thème de l’arbre en direction d’enfants, animés par l’association MA ASSO, dans le cadre du Programme de Réussite Educative, en partenariat avec l’association FAIRE.

MUSIQUES DU MONDE

*Propositions d'écoute
au Centre de documentation du Rocher*

Par Patrick Labesse



HOURIA AÏCHI « KHALWA – CHANTS SACRÉS D'ALGÉRIE »

Un chant de passion issu de l'Ouest Algérien, un autre né dans le Sahara, un autre encore de la grande Kabylie ou bien de l'Aurès... Dans son projet autour du sacré, Houria Aïchi a tenté de n'omettre aucun des grands espaces culturels de l'Algérie, n'a négligé aucune source. De sa quête attentive, elle a ramené des trésors à chanter, comme une riposte aux cris, nuages et orages qui chahutent l'époque. Avec la complicité idéale de fins musiciens (dont Henri Agnel, Loy Ehrlich, Bijan Chemirani, Henri Tournier), elle en propose une relecture remarquable. La beauté surgit de sa voix ample et du souffle vital des instruments.



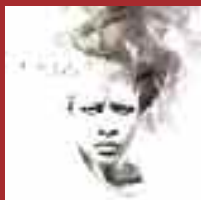
MUNIR BACHIR « MAÎTRE DU LUTH ARABE »

Si le oud, aujourd'hui, s'invite dans le jazz et l'électro, Munir Bachir y est pour quelque chose. Décédé en 1997, ce musicien irakien a été le passeur du luth arabe en Occident, tout en lui donnant ses lettres de noblesse en tant qu'instrument soliste. Musicien raffiné, improvisateur intense, il maîtrisait parfaitement les 12 maqâmat (modes) fondamentaux de la musique savante irakienne. La Maison des Cultures du Monde à Paris, a réédité en coffret les trois albums qu'il avait enregistrés pour sa collection « Inédit », entre 1987 et 1995. Une délicate broderie musicale constellée de silences d'une étourdissante densité.



RAUL BARBOZA « L'ANTHOLOGIE »

C'est une musique d'Argentine qui tanguet et emporte dans sa sensualité rieuse. Une musique solaire qui exhale des parfums de terre, se nourrit des bruits de galops, des chants d'oiseaux. Elle s'appelle chamamé, est née au cœur de la pampa, dans la région de Corrientes, au nord-est du pays et a été inventée à la fin du XIXème par les Indiens Guaranis qui se sont accaparés polkas, mazurkas et valse des immigrés européens. L'accordéoniste Raul Barboza a du sang guarani en lui. Cette musique sautillante et dansante est son péché mignon. Il la revisite avec une invention agile, jouant de la dissonance, de la brisure... de la surprise.



CHRISTINE SALEM « LANBOUSIR »

Musique traditionnelle de La Réunion, le maloya est connu dans le monde grâce à Danyel Waro, Gilbert Pounia, René Lacaille, feu Granmoun Lélé... Mais c'est aussi une affaire de femmes. Christine Salem le clame avec panache. Sur la base de ce rythme ternaire, elle invite à un voyage à travers toutes les humeurs musicales de l'Océan Indien. Avec elle le maloya devient vagabond, imprévisible, lorgne du côté de Madagascar, s'échappe jusqu'à Zanzibar, invite des instruments du continent africain comme le djembé ou le doumdoum. Ses textes, en créoles réunionnais, malgache, comorien ou swahili, chantent ses révoltes et ses rêves.

CHRO- NI- QUES DU ROC- HER

*Les « Chroniques du Rocher »
une autre manière de voir et d'écouter les musiques du monde*

Rédacteur en chef : Christophe Dabitch

Photographies : Christophe Goussard

Dessins : Guillaume Trouillard

Directeur de publication : Patrick Duval

lerocherdepalmer.fr

05 56 74 8000

1 rue Aristide Briand 33152 Cenon cedex

contact@lerocherdepalmer.fr